

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 30 (1980)
Heft: 2

Artikel: Études critiques : pour une "poétique" de la philosophie : "philosophie et invention textuelle" de Jean-Louis Galay
Autor: Christoff, Daniel
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-381170>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ÉTUDES CRITIQUES

La rédaction, en mémoire de Jean-Louis Galay (1942-1979), présente au lecteur un compte rendu de la thèse qu'il avait soutenue devant la Faculté des Lettres de Lausanne en 1977.

POUR UNE « POÉTIQUE » DE LA PHILOSOPHIE « PHILOSOPHIE ET INVENTION TEXTUELLE » DE JEAN-LOUIS GALAY

DANIEL CHRISTOFF

Il n'y a pas de pensée sans image, pas de pensée élaborée sans signes; pour Jean-Louis Galay, il n'y a pas de pensée qui ne soit tissée dans un texte: lorsque la philosophie est effective — elle ne l'est pas toujours —, elle est un faire; les actes de ce faire — penser, écrire — sont inséparables; leur effet, production signifiante d'un texte, est leur coproduction.

Le livre de Jean-Louis Galay¹, en dressant une doctrine programme de l'invention du texte et en analysant de nombreux exemples, veut contribuer à dire ce faire philosophique. Or ce faire est un dire et, pour dire ce faire, il ne pouvait suffire de livrer un contenu; il a fallu, bien plus, disposer le dire: faire un texte.

La philosophie traditionnelle vit dans l'illusion de n'être que pensée, de ne produire que philosophèmes; elle prétend essentiellement exercer et présenter la pensée présente en personne. Aussi le discours de ce qui précisément « se dit » et ne doit pas rester ineffable doit-il, pour cette tradition, se faire transparent, tendre au minimum, s'effacer devant la pensée. Corrélativement, pour la même tradition, la lecture du texte philosophique consistera avant tout dans la recherche et dans le commentaire des philosophèmes. C'est le succès et l'éthique de l'objectivité scientifique qui propose et souvent impose au discours philosophique ce modèle austère de l'oubli de soi, dont les exposés géométriques de Descartes, de Spinoza comme les tentatives ultérieures d'axiomatisation pourraient fournir des exemples. Or cet oubli de soi de l'acte philosophique est dénoncé ici comme la comédie du

¹ Jean-Louis GALAY, *Philosophie et invention textuelle. Essai sur la poétique d'un texte kantien*, Paris, Klincksieck, 1977. 344 pages (thèse de la Faculté des lettres de Lausanne). Paru dans la collection « Horizons du langage » sous la direction d'André Jacob, avec une préface de Jean-Luc Nancy.

distract qui va parlant sans savoir ce qu'il fait. A cette dérision s'oppose l'idée d'une philosophie qui se connaîtrait comme « aventure », l'acte d'une pensée consciente de son faire, et qui prendrait ce faire au sérieux. Au reste, observe Galay, la philosophie comme telle, même dans la tradition, suppose toujours que sa réelle possibilité est dans le langage et admet ainsi, tout en travaillant à constituer ses philosophèmes, un rapport à son métadiscours. Nous pourrions bien voir la philosophie partagée entre les vertus de l'ascétisme scientifique, de l'oubli de soi garant de l'objectivité, et la conscience de soi dont la lutte contre l'oubli de soi peut avoir été illustrée naguère tant par la dialectique que par les « engagements » de la pensée existentielle. Mais la thèse ici proposée veut surmonter ce partage et son grand enjeu sera de savoir si elle a pu maintenir une position si radicale.

Si la philosophie consciente de soi veut se dégager de son illusion d'être la pensée présente en personne, si elle veut se connaître dans « ce qu'elle est » et non dans « ce qu'elle veut dire », dans son contenu, elle doit prendre un point de vue non-philosophique. Pour parvenir à se considérer comme créatrice d'une œuvre, son point de vue devra donc être celui d'une « poétique ».

La science « de l'œuvre se faisant » est la poétique, « science de ses critères et des opérations qui l'induisent » comme œuvre et qu'elle induit. L'œuvre est l'expérience d'un faire. Sa « constitution » (à la fois au sens de la structure qu'elle présente et des opérations qui l'ont élaborée) est elle-même une entreprise de création. Produit d'un acte créateur, l'œuvre est entreprise d'opération: elle prolonge et répercute l'acte philosophique qui l'a constituée, elle fait se produire d'autres actes philosophiques, d'autres œuvres. L'œuvre est donc elle-même *sujet*; c'est en ce sens qu'elle a une « opérativité »; elle fait se produire des pensées, elle indique les opérations à effectuer.

Si l'œuvre n'est pas l'« expression » de la pensée, mais le lieu de sa manifestation et en même temps une production active de pensée, ses lois seront l'ordre rhétorique.

La rhétorique est « la théorie des opérations de l'œuvre verbale ». Elle recherche ce que l'œuvre conserve des opérations de sa production et, pour y parvenir, elle doit décrire l'opérativité des formes du texte, formes qui se voient, dans lesquelles la pensée est manifestée, et qui induisent les opérations en vue desquelles le texte a été fabriqué. Il s'agit donc de réintégrer la rhétorique dans la philosophie, de lui rendre son sens et son poids. La rhétorique classique était devenue une science des moyens d'expression quasi séparés de la pensée à exprimer, presque une technique. La rhétorique dont il s'agit ici est la science de l'œuvre comme coproduction de pensée et d'écriture, c'est-à-dire comme texte, tissage.

Le point de vue non philosophique, d'abord défini comme poétique, se spécifie donc comme point de vue rhétorique. Rhétorique et non pas lin-

guistique parce qu'il s'agit de partir de ce qui est réellement présent, donc d'un texte et non d'un langage quelconque, parce que dans ce texte la pensée est effectivement engagée, enfin et surtout parce que c'est dans le texte que se trouve originairement le langage, parce que le texte est « le signe linguistique originaire ». Le texte et sa compréhension se déterminent non par rapport à un code linguistique, mais à partir de l'univers des textes qu'il reprend dans son travail pour constituer ses philosophèmes. Le langage de l'œuvre, organisé en texte, se distingue en effet toujours de l'oratio soluta, de la « prose » commune, non organisée.

Il n'est pas possible, pour l'étude du texte, de séparer — comme l'enseignait la rhétorique classique — l'invention de la pensée de l'« elocutio », de son articulation en discours. L'invention que l'on étudie ici est l'invention du texte, la manière dont le texte, travaillant d'autres textes, eux-mêmes tissés de discours et de philosophèmes, produit quelque chose de nouveau, tant quant au signifié que quant au signifiant. Ainsi, l'on peut dire que, quant au signifié, le texte produit, opère le passage de la pensée commune, de l'« opinion », à une pensée philosophique; quant au signifiant, il opère le passage du discours commun, ou de quelque texte reçu, au texte philosophique, transformant le langage commun en langage de texte. Mais il faut bien retenir que le signifié transformé était un autre signifiant, pris comme tel.

C'est dès lors en ce sens que l'on peut dire qu'un texte en produit un autre, ce qui est ici non une hypothèse de travail, mais un point de doctrine — et ce qui, du même coup, fait suspendre la notion d'auteur.

Ces opérations sont l'institution (la « constitution ») même de l'œuvre qui pose, compose, dispose de manière propre des éléments qu'elle a choisis et assumés. Mais, pour que l'institution de l'œuvre prenne le recul nécessaire à ce choix, il faut qu'elle ait suspendu l'expérience commune afin d'introduire un discours différent de l'ordinaire. Cette première opération est la fonction de l'exorde, mais elle se prolonge à travers toute l'œuvre; celle-ci, en effet, n'est pas l'énoncé d'une pensée déjà élaborée, mais la composition et la nouvelle disposition des éléments ainsi choisis et assumés. L'assomption — pour en rester à l'essentiel — s'opère principalement par des *figures*. La manière dont la pensée se présente dans le texte est réunion de formes-phrases, de figures provenant elles-mêmes d'autres textes, et non pas réunion d'éléments du code linguistique; ces figures se trouvent à la jointure de la pensée et des mots; elles sont actives; ce sont elles qui exercent l'opération du texte en produisant la persuasion de manière à conseiller, défendre, justifier.

L'invention du texte présente donc deux faces; elle produit une forme matérielle portant un sens; les figures, les *signes textuels* ne sont pas arbitraires comme les signes linguistiques (selon de Saussure) qui, reçus de l'usage selon le code linguistique, s'imposent au locuteur de manière contin-

gente; les signes textuels sont produits, consciemment, par assomption et choix, tandis que le signe linguistique ne l'est pas. Tandis que la rhétorique ancienne s'attardait à décrire et à classer les figures sans en étudier le fonctionnement, la rhétorique ici mise en œuvre a pour tâche d'élaborer une théorie des figures, de la réception et de la production de «figuralité» à partir du texte. Pour cette rhétorique, l'invention du texte est inséparablement invention de la face signifiée et de la face signifiante du texte. L'invention véritable opère une médiation entre l'être et le sens du texte; elle distingue les éléments du texte qui ne lui doivent pas ce qu'ils sont, dont la thèse est «passive», et ceux dont la thèse active — dite «la logothèse» — a posé un signifié dans la forme d'un signifiant textuel, opérant la rencontre nouvelle d'un sens et d'une forme signifiante. On étudiera donc la pensée en fonction de la figuralité, par exemple dans les figures de la concession, de la restriction à une concession, de la justification de cette restriction.

Elargissant une entreprise qui veut réintégrer la rhétorique dans la philosophie au lieu de substituer la rhétorique à la philosophie, les derniers chapitres de la première partie s'efforcent de montrer comment la figure qui « transpose dans la textualité la vue que l'instance productive prend sur quelque chose » est liée aux schèmes de l'imagination productrice: le pouvoir de penser une idée est ainsi lié à celui de «modeler un texte». Dès lors, ce que nous donne la lecture d'un texte, c'est la figure comme «trace de la vérité du tracé». Le texte de l'œuvre sujet, qui engage une opérativité, apparaît alors comme une «machine à induire certaines pensées», comme «machine» qui, faisant passer de la connaissance commune à une connaissance nouvelle, rend possible l'aventure de cette connaissance.

Ces thèses sont illustrées par une étude des principales formes rhétoriques d'un texte philosophique. L'ouvrage choisi pour cette épreuve est le *Fondement de la métaphysique des mœurs* où Kant opère en effet le passage de l'opinion morale à un nouveau fondement philosophique. La réflexion sur l'action de fonder (Grundlegung) — et de fonder dans et par un texte — opère le passage de l'opinion et de la manière ordinaire de poser les problèmes à une pensée philosophique; on lira à ce sujet particulièrement le dernier chapitre de cette deuxième partie. Même si l'on n'adopte pas les thèses de la première partie ou les moyens par lesquels les ressources de ces thèses sont mises en œuvre dans l'analyse du texte de Kant, on ne peut que s'attacher avec le plus grand intérêt et le plus grand fruit à de nombreux essais: par exemple, le premier chapitre de la deuxième partie concerne «l'ouverture du texte» et l'importance de la phrase initiale, puis un chapitre étudie particulièrement l'exemple comme embrayeur de l'«amplification», du développement discursif à travers lequel s'opère la prise de conscience et le retour au fondement. Le chapitre sur la «formule» analyse une «figuralité» dont l'importance dans l'exposé de la philosophie pratique de Kant est bien connue, sinon toujours bien comprise: la formule, à laquelle l'accès

s'ouvre progressivement, mais dès la Préface de Kant, par une opération essentielle du texte, la « purification », est porteuse de la « pureté » (cf. p. 209) qu'exige l'instauration d'une métaphysique des mœurs; elle se détache du texte, qui en même temps lui donne accès par l'amplification, et l'œuvre entière s'entend alors comme visant à l'établissement et à la présentation de formules. Ce chapitre développe ainsi l'élément qui, dans la philosophie pratique de Kant, joue le rôle des « schèmes » dans la *Critique de la raison pure* et celui des « symboles » dans la *Critique du Jugement*.

Les treize études de figuralité du texte de la *Grundlegung* sont trop riches en aperçus pénétrants, en suggestions nouvelles, trop concertés aussi pour que l'on prétende entrer ici dans la précision et la cohérence de leur détail. Il est aussi superflu d'insister sur les sources, les modèles et les intentions, les uns et les autres constamment déclarés. On relèvera seulement que la présence insistante, tout au long de l'ouvrage, des termes par lesquels la rhétorique classique désignait les figures doit témoigner de la conscience implicite, que portaient ces termes, de la fonction des figures, ce qui en explique la constante « utilisation » par l'auteur.

On aura reconnu que la thèse de Jean-Louis Galay appartient à l'ordre des travaux entrepris par la revue *Poétique* (voir la bibliographie), par Gérard Genette, par Jacques Derrida, et l'on aura remarqué, au seul aperçu qui précède, l'admiration de l'auteur pour la pensée de Paul Valéry auquel il a consacré une remarquable étude². La belle préface de M. Jean-Luc Nancy souligne bien les problèmes posés par une thèse qui, tout en affirmant une philosophie, contribue — pour la première fois — aux travaux de l'école poétique en appliquant ses méthodes et en transposant sa problématique à l'analyse d'un texte philosophique étendu.

On préférera témoigner ici de l'effort d'un penseur dont la disparition laisse un vide dans le débat philosophique³ en revenant sur quelques problèmes; non que Jean-Louis Galay ait entretenu des doutes sur la voie qu'il devait suivre, mais pour en marquer encore le caractère philosophique et l'intention « métaphilosophique ».

² Jean-Louis GALAY, « Problèmes de l'œuvre fragmentale: Valéry » *Poétique* VIII, 31 (1977), p. 337-367.

³ Aux publications de Jean-Louis Galay mentionnées dans les notes précédentes, il faut joindre: « Essai sur le problème de l'intelligibilité d'après la Critique de la raison logique de Husserl », dans *Studia Philosophica* 19 (1969), p. 25-53; « La rhétorique du discours de philosophie systématique. Essai d'analyse », Université de Neuchâtel, *Travaux du centre de recherches sémiologiques*, N° 8, 1971, 51 p.; « Esquisse pour une théorie figurale du discours », *Poétique*, V, 20 (1974), p. 393-415 (en 1972 dans les *Travaux du Centre de recherches sémiologiques* de Neuchâtel, N° 15); « Le texte et la forme », dans *Revue européenne des sciences sociales*, XII, 32 (1974), p. 41-63; « Aventure/Expérience », dans *Revue de Théologie et de philosophie*, 3^e série, 27 (1977), p. 273-295. Les Etudes de lettres de la Faculté des lettres de Lausanne ont publié un compte rendu, par Sylvie Bonzon, de la thèse et de sa soutenance (N° d'avril-juin 1979, série IV, t. 2, N° 2, p. 73-77).

Le texte philosophique nous est décrit comme un passage du discours commun et de l'« opinion » à un discours philosophique, comme un redressement et comme une purification. L'étude du texte même ferait apparaître de tels « redressements » chez Platon, Descartes, Spinoza ou Kant. Si, pour la conscience du philosophe lui-même, la « fabrication » du texte restait inessentielle, cela ne signifie pas que le texte ait été par lui réduit à zéro; dans une telle réduction, les philosophes qui ont dénoncé le langage comme un obstacle ne pouvaient voir qu'une sorte de limite idéale. Il faut au contraire souligner ce que dit Galay: « la philosophie soupçonne toujours un peu que sa réelle possibilité est dans le texte » (p. 205) et qu'elle est « un travail sur son rapport au sens ». Ce qui est surtout contesté par la thèse, c'est la manière dont l'explication du texte et plus généralement la lecture des philosophes pense pouvoir et devoir à travers le texte saisir le philosophe pur qu'elle ne peut plus, alors, que répéter de manière dérisoire dans un texte réduit.

Mais, quel que soit le statut de la science du texte, ce savoir gardera un sens philosophique; l'ouvrage même le montre: sans doute les philosophèmes sont-ils des produits de l'écriture-pensée, du texte, mais c'est avec des philosophèmes qu'est ici développée la théorie même du primat du texte. Par ses origines, et avant même Aristote, la rhétorique se trouve bien liée à la philosophie; loin de mettre en question cette origine — que tant de contestations et tant de développements séparés des philosophèmes et de la rhétorique ont fait oublier —, le présent ouvrage veut y reconduire la rhétorique en tentant d'étudier la figuralité du texte, à la fois dans l'ordre des philosophèmes et de leur présentation, des vues et de la manière de voir qui est aussi une manière d'écrire, de faire voir.

D'autre part, la rhétorique classique a bien elle-même une histoire complexe qui paraît séparée et dont il serait possible de reprendre le sens philosophique; si elle se trouve ici considérée dans son ensemble, indistinctement, comme « rhétorique ancienne », c'est pour mieux faire ressortir la fonction qu'une conception du texte veut lui faire assumer aujourd'hui.

Cette conception nouvelle du texte doit-elle et peut-elle se situer entièrement hors de la philosophie comme elle paraît bien souvent l'affirmer? Le débat restera ouvert et l'on ne peut que déplorer maintenant l'absence d'une voix si décidée. Il n'est pas inutile d'observer que la présente conception du « signe textuel » se situe au pôle opposé aux tentatives d'axiomatisation.

Enfin, l'étude de la « figuralité » est aussi l'exemple d'un programme de travail: quiconque explique des textes philosophiques sait combien peu satisfaisante reste la séparation invétérée de la pensée et de l'expression, combien il est difficile de vouloir — selon le schéma usuel dans l'explication de toutes sortes de textes — revenir des « idées » aux « moyens d'expression » et au style, combien la considération — si importante — des divers genres d'écrits et des divers destinataires demeure encore incomplète. Il ne

semble pas, sans doute, que la présente conception du texte et l'étude de la figuralité acceptent sans autre de coopérer, ni même de se confronter avec les conceptions de l'herméneutique. Là aussi, la question reste ouverte. Mais cette conception se place à la hauteur du problème et peut ouvrir la voie à des études nouvelles.